

NICOLE VEDRÈS

CHRISTOPHE

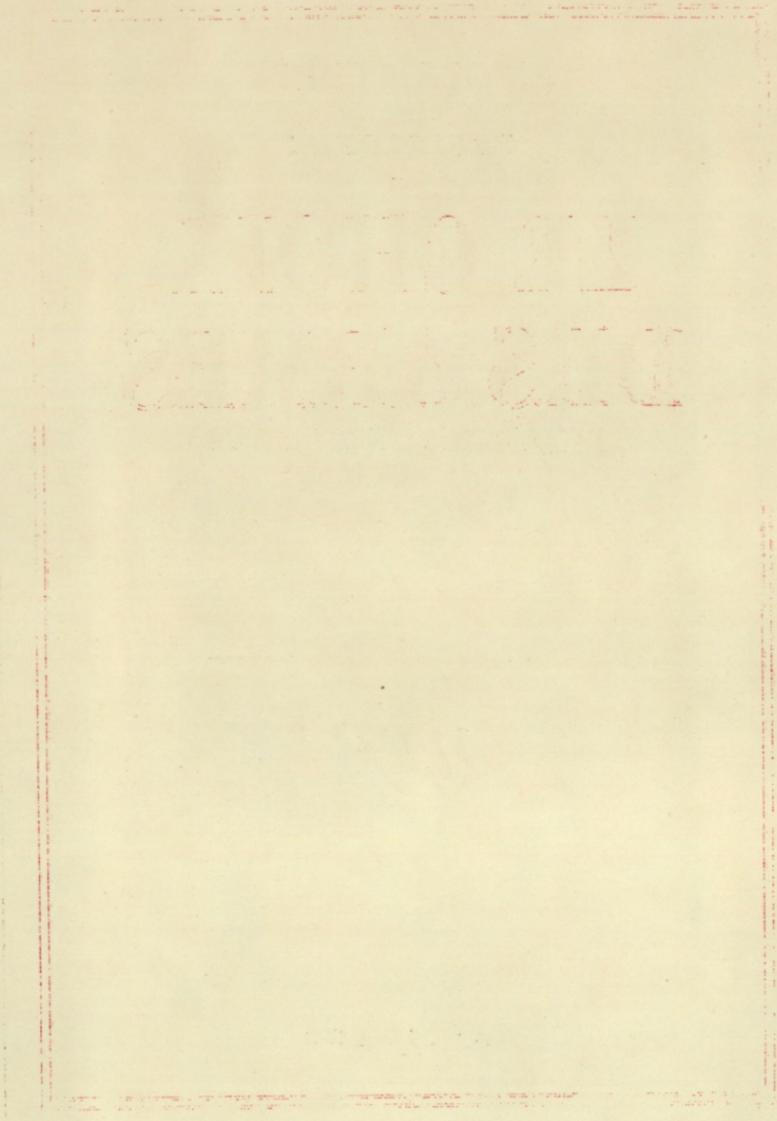
ou

**LE CHOIX
DÈS ARMES**

roman

nrf

GALLIMARD



CHRISTOPHE
ou
LE CHOIX DES ARMES

DU MÊME AUTEUR

nrf

LE LABYRINTHE OU LE JARDIN DE SIR ARTHUR,
roman.

CHRISTOPHE OU LE CHOIX DES ARMES, roman.

LES CORDES ROUGES, roman.

Aux Editions du Seuil

LA SCULPTURE EN FRANCE DEPUIS RODIN, en colla-
boration avec L. Gischia.

NICOLE VEDRÈS
CHRISTOPHE
ou
**LE CHOIX
DES ARMES**

roman

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de cet ouvrage deux cent quatre-vingts exemplaires sur Alfa Mousse des Papeteries Navarre, dont cent cinq numérotés de 1 à 105 et cent soixante-quinze numérotés de 401 à 575, ces derniers réservés à la Sélection Strasbourgeoise de la Librairie de la Mésange.

En outre, cent cinquante exemplaires à la marque du Camée, réservés aux Amis de la Librairie du Camée, numérotés de A C 1 à A C 150, et cinq exemplaires, hors commerce, constituant l'édition originale.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1953.

I

MINGO

On n'entendait rien. Mingo tendit l'oreille, ferma les yeux. Les oiseaux, seuls... Il voulut se souvenir, sut qu'il n'y parviendrait pas. Plus tard peut-être, au coucher du soleil. Il s'assit contre le mur du cimetière, espérant que rien ne viendrait troubler son attente secrète et vaine. Au loin, dans son rond d'arbres, il vit le château, comme toujours. Pourtant le nouveau silence avait dû s'imposer là-bas aussi. Il pencha un peu la tête pour apercevoir les échafaudages dressés autour du colombier qui flanquait l'un des murs. Jamais il ne saurait à quoi étaient destinés ces ouvrages, qui les avait fait faire. Le très vieux marquis peut-être, son fils Jérôme, ou bien Gilbert...

Non. Personne ne viendrait. Il pourrait demeurer là toute la fin du jour sans qu'aucun des hommes passât sur la route et lançât, en l'apercevant : « Salut, Mingo »... « Mingo » dit-il tout haut. Premier des mots qui lui vînt à l'esprit, chaque fois qu'il voulait penser. Pourquoi Mingo ? Personne sans doute ne se posait plus la question, sauf lui.

Jadis le plus jeune des châtelains avait rapporté d'un voyage à Saint-Domingue un basset, Domingo. Mais pour

les gens du village, l'animal était devenu simplement Mingo, et bientôt les châtelains eux-mêmes avaient perdu l'usage du vrai nom. Seul Gilbert revenait parfois à l'ancienne manière, quand le basset faisait une sottise. On l'entendait alors crier « Domingo », en appuyant sur la syllabe du milieu, comme s'il supprimait du même coup ses indulgences familières.

« Domingo », murmura-t-il en regardant le ciel vide... Avant l'arrivée du basset, il se nommait Christophe. Personne cependant n'avait jamais voulu l'appeler ainsi. C'était trop beau pour ce benêt qui ne savait rien faire et parlait à peine. On disait simplement : le fils de Géline. Tout le monde avait semblé soulagé le jour où Maurice Cendron, qui sortait de l'école, apercevant le chien à côté de Christophe, s'était écrié : « Mais ils se ressemblent ! Hé, Christophe, c'est toi notre Mingo ! »... On avait ri, moins peut-être parce que la remarque était juste que parce qu'on avait coutume de rire et d'approuver quand Maurice Cendron plaisantait... Le plus fort des garçons du village, le plus beau.

Et vingt ans s'étaient écoulés.

Il n'était pas survenu grand'chose cependant. Et les chiens du château s'appelaient toujours Domingo. Les visages avaient peu changé. Quelques-uns des vieux étaient morts, d'autres s'étaient retirés dans les maisons d'où ils ne sortaient plus. On n'entendait que le bruit de leur canne lorsqu'ils allaient d'une pièce à l'autre, et parfois, assis à une fenêtre, ils saluaient, sans sortir de leur hébétude, un passant au hasard.

Les gamins de l'école s'étaient dispersés, les uns étaient allés en ville, d'autres avaient épousé les filles des maisons voisines, des enfants étaient nés. Maurice Cendron lui-même, après une courte absence, était revenu avec Marie, une femme d'ailleurs, qu'il avait épousée bien qu'elle fût déjà mère, et par faute disait-on. Leur maison touchait au réduit de Géline. Et Mingo pouvait entendre Jeannon, la

petite, courir sur le carrelage, la pendule battre contre le mur qui leur était commun. Parfois Marie criait, se fâchait contre Jeannon et sa voix haute et proche déchirait les oreilles de Mingo. Il haletait contre la cloison, il aurait voulu voir ce visage, cette bouche ouverte, ces mains tendues peut-être... Mais bientôt Marie se taisait, caressait l'enfant. Et seule la pendule battait.

Géline, elle, ne criait, ne parlait jamais; elle ne sortait point non plus, restait sur sa paillasse à ronger un os, en attendant que l'un des voisins vînt lui porter des restes à manger. La porte du réduit s'ouvrait en deux par le haut comme celle d'une étable, et le soir Mingo accoudé regardait les vaches se déplacer lentement sur les prés, le long du fleuve, dans une lumière sableuse, écoutait les oiseaux, les appels d'une femme courant derrière sa chèvre ou son enfant. Avec la fin du jour ces bruits ne parvenaient plus, de si loin, à percer le silence et mouraient autour du village. Le château à son tour cessait d'être visible dans son trou d'arbres, Géline s'endormait, le dernier paysan, rasant de son fardeau les murs, criait « Salut, Mingo ! », pour se donner du plaisir en approchant du terme de sa route.

Cela aussi allait cesser... Mais qui l'instruirait du sens de ce qui était survenu l'avant-veille ? De nouveau il regarda le ciel. Le soleil descendait rapidement vers la terre, mais sans que la couleur des arbres et des murs changeât encore.

Tout se confondait dans son esprit. Les événements récents et ceux qui étaient survenus jadis, les lieux où il vivait et ceux dont il rêvait, les figures qui avaient disparu sans qu'on sût pourquoi : la vieille dame du château, enterrée maintenant au cimetière sous la dernière dalle de droite où retombaient des rosiers abondamment fleuris : Fanny Lataillerie, soixante et onze ans... Et cette autre, à peine entrevue, non point enterrée mais partie bien avant l'apparition du chien, Florence, femme ou fille de quelqu'un du château... Jamais il ne saurait, jamais il ne comprendrait.

Les autres avaient raison sans doute de ne point lui

parler, de ne point se soucier de ce qu'il connaissait de leur vie. On croyait même qu'il ne savait pas lire et pourtant, au cimetière, il regardait les noms, les âges, les années, et se les répétait jusque dans son sommeil, les mêlant à des phrases qu'il avait pu saisir dans la conversation des passants, à ces lambeaux de récits que le soir, longeant les maisons fermées, il parvenait à arracher à l'obscurité du village.

Il releva la tête. Cette fois le ciel était teinté des menaces qu'il aimait. Le soleil rougeoyait à l'instant de tomber hors du monde. Un diable qui brûle de l'autre côté de la terre, racontaient autrefois les gamins de l'école; ils avaient un jour voulu lancer Mingo à sa poursuite, assurant que le monstre, souvent, poussait jusqu'à la voie ferrée, à une heure de marche du village. Un feu de l'au-delà. Parfois Mingo avait cru voir des ombres, des êtres bouger dans l'horizon incendié. Mais ce soir tout était libre, désert, les flammes du couchant plus limpides que jamais.

Alors il se souvint. L'avant-veille, tout à coup, les gens du village s'étaient groupés devant Abel Lasnier le maire, qui leur avait parlé d'une voix curieusement troublée. Mingo avait vu les femmes pâlir, les tabliers se lever jusqu'à leurs visages puis retomber sur les têtes d'enfants apeurés.

— Une fatalité, une fatalité..., avait murmuré Thalie Cendron, la plus vieille et la plus sage.

Le curé et le maire près d'elle s'étaient tus, ne voulant acquiescer et ne sachant mieux dire... Le lendemain, presque tous les hommes étaient partis. Seuls restaient le vieux Joseph, Abel Lasnier le maire, et Jean Jobin qui habitait une ferme éloignée.

— Tu es encore là ? s'était écriée Thalie Cendron lorsqu'au lendemain du départ Jean Jobin était passé, seul dans la rue. Il semblait chercher quelqu'un des yeux, sans rien demander. Puis, comme Thalie insistait :

— Je ne sais pas, avait-il dit, je ne sais pas. On ne m'a pas encore appelé. Et, plus bas :

— Mingo est encore là. Est-ce qu'il part ?

— Non, avait murmuré Thalie, comment veux-tu ?.. Pourtant il serait d'âge... Mais qu'est-ce qu'ils pourraient faire de lui, là-bas ? Et puis, Abel Lasnier l'a dit : il n'est même pas inscrit à la mairie, ni ici ni ailleurs.

Jean Jobin avait attendu que Thalie fût rentrée pour continuer son chemin. Sans doute ne voulait-il pas qu'elle sût où il allait. Mingo doucement l'avait suivi sans être vu. Ils étaient parvenus aux granges où Luce rangeait la moisson de ses frères. Mingo s'était faufilé dans les étables, puis était demeuré couché dans une auge vide, les yeux ouverts. Jean Jobin ne pouvait le voir. Il se tenait dans l'embrasement de la porte, juste sous le grenier. Il appela doucement : « Luce, Luce ! », en regardant en l'air. Elle avança, dut se pencher vers lui.

— Je vais t'aider, dit Jean Jobin, reste là-haut.

Et il commença à lui passer les gerbes qu'elle saisissait à bout de fourche. Ils travaillèrent longtemps en silence. Mingo, le cœur battant, attendait la suite. Il souhaitait que Jean Jobin montât dans le grenier, parlât à Luce, révélât quelque chose de ce départ soudain, du temps que durerait l'absence des hommes, de ce qui se passait au château dont on n'avait plus aperçu depuis la veille aucun des habitants.

Soudain Jean Jobin, répondant au désir de Mingo, lâcha sa gerbe et se hissa dans le grenier. Le silence continuait, mais ce n'était plus le même. Deux visages muets et deux corps immobiles.

— Luce, murmura enfin Jean Jobin. Tu vois, je ne suis pas encore parti.

— Tu ne partiras pas, tu ne partiras pas, dit-elle, comme trahissant un redoutable et merveilleux secret.

Ils devaient être très près l'un de l'autre et Mingo ferma les yeux pour mieux deviner. Jean avançait, il tendait les mains vers Luce, il regardait ses cheveux roux qui, dans l'ombre du grenier, jetaient des lueurs comme le soleil avant

la nuit. Elle le regardait aussi, en silence, se répétant à elle-même : « Il ne partira pas, il ne partira pas... »

— Aide-moi encore, aide-moi, dit-elle enfin.

— Non, Luce. Nous ne rentrerons pas toute cette moisson, même si je restais la nuit entière. Et demain...

— Demain ?

— Je pars, c'est sûr.

Il avait dit ce qu'il ne voulait pas dire encore, et sa voix retomba net dans le silence. Luce reculait, elle faiblissait, elle défaillait sans doute sur la paille douce, glissante. La voix de Jean Jobin, désespérément, cherchait à l'atteindre :

— Mais Luce, les autres t'aideront, ceux qui restent : Abel Lasnier, Joseph, les jumeaux...

Mingo dans son auge avait tressailli à chaque nom, compté quatre. Il n'en resterait donc que quatre : Abel le maire, malade, rose et souvent essoufflé le soir, le vieux Joseph, et les jumeaux qui n'avaient pas encore quinze ans.

— Au château, qui est-ce qui part ? demanda Luce.

— Philippe seulement. Son père est trop vieux. Gilbert n'est pas remis de son accident. Il partira sans doute plus tard. Ou bien ce sera fini.

— Et tu reviendras, dit Luce, tu reviendras bientôt...

Mais sa voix n'était pas aussi sûre, pas aussi forte que quand elle avait dit : tu ne partiras pas... Et Jean Jobin la caressait maintenant sans un mot, la consolait inlassablement.

Le lendemain, caché de nouveau dans l'étable, Mingo avait vu passer la voiture du château conduite par un chauffeur qu'on ne connaissait pas et dans laquelle Jean Jobin était assis à côté du jeune Philippe.

Comme les oiseaux à la saison, ces hommes étaient partis. Le silence s'était fait, les femmes allaient, venaient, sans paraître se voir, et il semblait que leur regard ne se poserait à nouveau sur la terre que lorsqu'elles seraient assurées, du moins, que les hommes étaient parvenus au terme de leur voyage.

C'était hier... Maintenant le soleil avait tout à fait disparu, et pourtant la nuit ne venait pas. Mingo se serra contre le mur. Il était calme. Il pourrait demeurer ainsi, revenir demain, sans risque d'être raillé ni même aperçu. Il regarderait de loin le château et peut-être se hisserait au faite d'un arbre pour mieux voir les échafaudages qui cernaient le domaine des pigeons.

En ce moment, un seul oiseau sillonnait le ciel. Affairé avec le néant, il prenait des mesures dans le vide, tombait dans d'invisibles trous, remontait hardiment vers l'infini où jamais cependant il ne disparaissait. Mingo le quitta des yeux pour inspecter les champs déserts que la nuit allait prendre.

Mais alors, à l'endroit où jadis il croyait voir poindre deux cornes, où le rouge du ciel déborde sur la terre, un trait sombre se dessina : un arbre sans branches, un bâton qui grandit... Non, un homme qui marche, avance vers le village, vers le mur, vers lui. Il lui faudra longtemps encore pour atteindre le cimetière mais il y parviendra, n'ayant pas le choix d'une autre route. Sans hâte il s'approche, regardant autour de lui comme qui revient après longtemps. Sa démarche, appuyant de gauche puis de droite, montre qu'il cherche à deviner ce qui se cache derrière les rangs de peupliers.

Mingo reste immobile, l'homme est distinct déjà. Les mains chargées de paquets, un peu de blanc au bas du visage, une barbiche sans doute, un manteau sur l'épaule. Ce n'est personne qu'on connaisse. Mingo relève la tête vers le ciel... Il ne faut pas que son regard rencontre l'étranger, il ne faut pas qu'on le questionne, qu'on s'étonne de son mutisme, qu'on le raille ou qu'on s'éloigne brusquement sur un silence. Il suivra l'oiseau des yeux, assez longtemps pour donner à l'homme le temps d'arriver, de le dépasser, de poursuivre sa route.

Son attente est trompée. L'oiseau a déjà fait trois, quatre tours et rien ne vient. Le voyageur s'est arrêté sous un

noyer, à quelque distance. Il rajuste ses fardeaux, l'un sur l'épaule, l'autre à bout de bras; il repart, s'arrête à nouveau, remet à terre ses paquets. Et que fait-il avec ses bras ? De grands gestes comme s'il appelait quelqu'un, et le voilà qui crie :

— Hé, hé !

Laissant tout sur la route, même son manteau qui tombe, il avance, bouche bée.

— Hé, hé, jeune homme...

Il n'y a personne, c'est sûr. Rien d'autre qu'eux deux, l'oiseau et les paquets abandonnés. Mingo se dresse alors contre son mur, l'homme sourit, sa barbiche s'agite et il parle, le souffle un peu précipité, la voix forte, étrange :

— Mon ami, pourriez-vous me rendre un service ? M'accompagner jusqu'au château. Mes colis sont défaits, les ficelles cassées...

Mingo se tait, avance vers le noyer, ramasse les paquets.

— Vous connaissez le chemin ? Ce n'est pas loin ?

Mingo fait un effort et désigne le trou entre les arbres par où l'on distingue le château encadré d'un rond vert sans bavures.

— Là...

— Dieu, dit la barbiche, Fanny Lataillerie !...

Pourquoi ce nom ? Pourquoi Fanny Lataillerie, morte depuis quinze ans ?

— Il doit être près de huit heures, dit le voyageur après un silence. Nous y serons bientôt.

— Bientôt, répète Mingo.

Ils avancent. La nuit va tomber sur eux. Chacun tient un paquet. Évitant le village, Mingo choisit des sentiers étroits, bientôt ils marchent l'un derrière l'autre, sans bruit, effleurant les buissons.

— Nous y sommes, dit l'étranger, lorsqu'il aperçoit les hautes grilles. On sonnait d'habitude.

Cette cloche ébranle le soir et s'en va loin... Tout le monde au village saura qu'un homme est là, attendant d'entrer au

château dont la grille s'est ouverte d'une seule poussée.

Mingo le chien court vers eux.

— Mingo, Mingo, Domingo ! crie Gilbert, paraissant sur le perron mal éclairé. Il ne peut voir les visiteurs dans la nuit qui lui fait face.

— Qui est là ? crie-t-il vers les arbres de l'allée. Qui est là ?

Au premier étage, une fenêtre s'ouvre, une dame s'avance au bord de la terrasse.

— Qui ? répète Gilbert.

— C'est moi, Palmerovitch.

— Ah, mon bon, mon cher ami !

Gilbert accourt d'un pas saccadé.

— Vous êtes seul ?

— Un aimable jeune homme m'a aidé à porter mes bagages et escorté jusqu'ici.

— Dieu soit loué ! crie la dame du balcon. Un jeune homme !... Aurait-il la bonté d'attendre une seconde ? Nous n'avons personne ici, et si ce n'était pas abuser...

Gilbert murmure :

— Le marquis est fort mal. Nous avons toutes les peines du monde à le soigner, à le transporter d'une pièce à l'autre... Et lorsque Jérôme s'absente... Ici, Mingo ! Domingo, ici, ici ! Jeune homme, voulez-vous me suivre, si j'ose...

— Il est la complaisance même, chuchote Palmerovitch.

On ne voit rien. Gilbert n'a pu reconnaître le visage de Mingo. La dame de la terrasse a disparu, après avoir refermé sa fenêtre. Le basset tremblote sur les graviers. D'autres bruits de chiens arrivent du village, avec quelques cris d'oiseaux. Point de voix. On entre dans le hall. Par toutes les fenêtres, les ténèbres passent.

— Suivez-moi, dit Gilbert, guidant Mingo vers l'endroit où est assis le vieillard.

Le marquis est là, tout près de la fenêtre, depuis des heures sans doute, regardant le jardin et sentant venir la nuit.

— Il faudrait le soulever, le porter jusqu'au divan, murmure Gilbert. Quand Jérôme sera de retour, nous le remonterons à sa chambre... Merci, voilà, c'est très bien ainsi.

Mingo respire. Il va pouvoir partir maintenant, sans qu'on ait éclairé la pièce, sans que personne l'ait reconnu. Lentement il glisse vers la porte. La main de Gilbert se pose sur son épaule.

— Je vous en prie, excusez-vous... Vous êtes de passage sans doute ? Imaginez ce village où par malchance tous les hommes valides ont été mobilisés. Et moi qui, depuis un accident, ne suis bon à rien. Je ne sais comment nous aurions fait sans vous.

Mingo se tait toujours. Il tente d'évaluer la distance qui le sépare de la sortie. Trop tard. La dame de la terrasse paraît dans l'embrasure de la porte et donne de la lumière. Tout est perdu. Pourtant elle ne sursaute pas. C'est Mlle Marthe, fille du marquis. Elle sort rarement, mais il est impossible qu'elle ne connaisse pas Mingo.

Au sous-sol, dans la cuisine, battent des vitres mal fermées. Berthe, la bonne, va peut-être monter, dire : « Hé, Mingo » et le chasser d'un geste, comme l'on fait au chien.... Il ne faut plus bouger. Il faut attendre. Seule la respiration du marquis s'entend encore dans l'ombre... Enfin la voix de Mlle Marthe s'élève, sereine, un peu stridente. N'importe quel mot vaudra mieux que le silence. Alors ce sera la fuite et non plus l'angoisse.

— Ainsi, dit-elle simplement en regardant le voyageur, Mme Palmerovitch ne vous a pas accompagné ?

Sur ces mots le vieil homme se frappe la tête d'un geste si vif que le bruit est pareil à celui d'une gifle.

— Anna Petrovna ! s'écrie-t-il, exactement comme il a dit : Fanny Lataillerie, en apercevant le château dans son trou d'arbres... Anna Petrovna !... Je l'ai oubliée...

— Où, demande Gilbert, où donc ?

— Attendez que je me souviene... Près de la gare où nous sommes descendus. Du diable si...

Il se frappe à nouveau la tête en un point mieux garni de cheveux et le bruit, plus sec, ne couvre qu'à demi celui d'un rire qui jaillit près de la porte. Mais Mingo est seul à remarquer la silhouette qui vient d'apparaître. C'est Nelly, la fille de Gilbert. Grande comme une femme, le visage d'une enfant. Quinze ans, seize ans, peut-être... Elle se tient sur un pied, ne sachant encore si elle osera traverser le hall. Elle observe M. Palmerovitch avec tant d'attention qu'elle en oublie de poser le second pied à terre.

— ... Près de la gare, dit le vieil homme, poursuivant son récit. Dans un café, avec ma malle et mes manuscrits... En descendant du train, je ne trouvai personne pour nous aider. Aussi décidai-je de partir en avant chercher quelque attelage sur la route. Et voilà... Chemin faisant, j'oubliai peu à peu ce qui m'amenait aujourd'hui. Je songeais à mon arrivée, jadis, il y a plus de trente ans. J'étais venu à pied, comme cette fois-ci. A l'improviste également. La route était aussi calme quoique moins vide, et la saison un peu moins avancée. Le milieu du mois d'août, si je me souviens bien. Je quittai la grand'route pour m'engager dans le chemin du cimetière et, en arrivant près du noyer, je vis venir une voiture assez légère, une calèche je crois bien. Vous vous rappelez peut-être, Gilbert ? Vous étiez un petit garçon, assis à côté de votre mère, un panier de fleurs sur les genoux. Le cocher ralentit le long du cimetière. M'ayant enfin aperçu, on mit pied à terre. Je n'avais pas vu votre mère depuis plusieurs années, mais elle était la même et riait de ce rire inchangé... A peu près votre rire vraiment, dit-il en se tournant vers Nelly, que pourtant il n'avait point paru remarquer tout à l'heure... Nous parlâmes des moissons, du jardin et d'un oiseau, je me souviens... Les pigeons ne voulaient plus rentrer au colombier parce qu'une chouette s'y était installée. Le lendemain, j'allai la dénicher.

Personne ne souriait plus dans l'ombre du hall, personne ne s'étonnait que le visiteur eût oublié Anna Petrovna, sa

malle, et les raisons de sa venue, personne ne songeait à renvoyer Mingo... Chacun suivait des yeux une très ancienne arrivée, une calèche avec des fleurs et un petit garçon, Fanny Lataillerie qui riait comme Nelly.

Ainsi M. Palmerovitch avançait sur la route, autrefois, aujourd'hui. Et au lieu de dépasser le mur du cimetière sans rien voir, il faisait tout à coup des grands gestes sous le ciel abandonné, criait : « Hé, hé, jeune homme » et ouvrait à Mingo les portes du château.



NICOLE VEDRÈS

**CHRISTOPHE OU
LE CHOIX DES ARMES**

Christophe, le jeune héros, apparaît d'abord comme un être dont les origines sont obscures et dont nul ne se soucie : un benêt de village, en somme. On lui a, par dérision, donné le nom d'un des chiens du château : Mingo... Mais à la faveur de la guerre, qui éloigne provisoirement du village tous les hommes valides, Mingo va peu à peu révéler (et comprendre lui-même) qui il est. Un à un, il va charmer les êtres ; il va dénouer les situations, servir de conseiller aux châtelains, prendre la place du maire et conquérir enfin la femme qu'il a toujours aimée. Sous son influence mystérieuse, puis sous son autorité déclarée, le destin du village se modifie : on se lie et on se sépare, des amours naissent, les disparus reviennent. Mingo a cherché le salut de tous, et plus encore leur liberté. Pour y parvenir, il n'a jamais usé que des armes qui lui semblaient belles.

Plutôt que d'en changer, quand les hommes reviennent de la guerre, il préférera reprendre l'ancien masque, et retrouver sa solitude.

Nicole Vedrès est née à Paris, d'un père français (Jules Rais, Bibliothécaire de la Chambre des Députés) et d'une mère russe (Ludmila Savitzky (traductrice d'auteurs russes, américains et anglais).

Licence en droit, licence ès lettres, puis stages aux Universités de Heidelberg et de Kiel en Allemagne.

Nicole Vedrès s'est ensuite spécialisée dans les recherches historiques, et elle a publié avant 1940 quelques études sur l'Art et l'Histoire. A la suite de la publication, en 1945, des « Images du Cinéma français », elle s'est intéressée à la recherche de films anciens, ce qui l'a amenée à écrire et réaliser « Paris 1900 » (Prix Louis Delluc 1948). A réalisé en 1950 : « La Vie commence Demain » avec André Labarthe, Jean-Paul Sartre, Picasso, Le Corbusier, Jean Rostand. C'est sur un scénario de ce dernier que Nicole Vedrès vient de tourner « Aspects de la Biologie », court métrage sur les biologistes français actuels.

+ T. L.

2A,40

4,796